

VILLA BRACASSOL

PREMIÈRE PARTIE

Où le lecteur verra tout de suite que ce roman n'est pas naturaliste et que l'auteur s'est passé de toute espèce de documents humains.

Le village de Gravigny (Seine-et-Oise), peu connu des géographes, est remarquable parce qu'à l'encontre des autres villages de la belle France, il ne produit absolument rien qui soit digne de remarque.

Cependant, pour ne pas méconnaître la vérité, nous devons constater qu'il donne naissance à certains insectes hémiptères d'un emboupoint caractéristique.

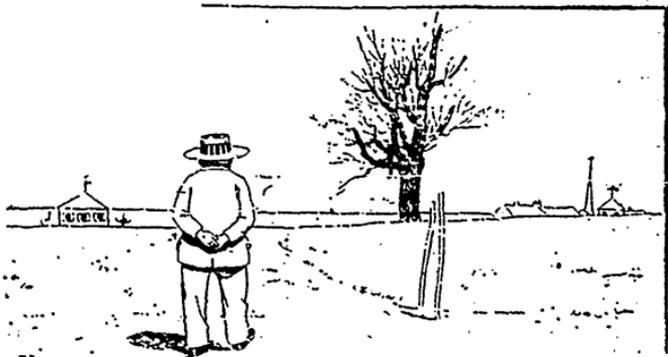
Ce sont pucerons tout intriguants et si voraces (adults devorans) qu'ils vous mangent partout, même dans la main, et qu'ils s'obstinent à ne pas laisser dans tout le village la plus minuscule production foliacée.

A peine une malheureuse branche, après la longue gestation d'un hiver, manifeste-t-elle son mal enfant, que ces parasites, aiguissant leurs mandibules crochues (mandibula curvata), se précipitent sur l'innocent petit être qui vient d'éclorre et l'avalent avec une rapidité stupéfiante.

Gravigny avait un bois.

Ce bois se composait d'un arbre.

Il y avait bien eu jadis une véritable forêt autour du petit village qui nous occupe, mais les défrichements, les constructions et les pucerons l'avaient réduite à la plus simple expression, qui était un marronnier.



Cet arbre, que les Gravignois continuaient à nommer *le Bois*, était le principal but de promenade des Parisiens en villégiature.

Après de lui, ils se trouvaient à l'ombre et s'écriaient en humant la poussière à pleins poumons :

— Qu'on est donc bien à la campagne!!!

Il est vrai qu'ils avaient le soin de se munir de parasols, d'ombrelles et de vastes chapeaux de paille.

Ces objets divers remplaçaient avantageusement l'ombrage absent du marronnier, car on pense bien que les pucerons y avaient élu domicile.

Précisément parce qu'il était unique dans la commune, les habitants de Gravigny et les Parisiens avaient pour cet arbre une affection qui allait jusqu'au respect.

Un dimanche matin du mois d'août 1834, par un soleil et une chaleur déjà torrides, un honnête bourgeois se promenait dans le Bois de Gravigny.

Quand sa promenade fut terminée, c'est-à-dire quand il eut fait le tour du marronnier, il s'assit sur la terre piquinée et dégazonnée et laissa errer devant lui ses regards distraits.

Tout à coup, quelque chose qui devait être fort extraordinaire, arrêta son attention.

Ses traits prirent une expression d'étonnement profond, et, avec un accent étouffé, avec une joie mal contenue, il s'écria :

— De l'ombre?..... de l'ombre pour de vrai?..... Est-il possible?

Il continua à fixer ses yeux sur la même place et reprit :

— Il n'y a pas à dire! C'est de l'ombre!..... Ah! Je savais bien que cette année le Bois nous donnerait des feuilles!..... Les pucerons, ces ennemis acharnés de la propriété, auront en peu enfin des menaces du garde-champêtre!..... Ils se sont enfuis!..... Je l'ai toujours dit: un garde-champêtre! il n'y a que ça!..... J'avais bien raison!

Et il sembla fort satisfait d'avoir été si bon prophète.

— Voyons, maintenant, reprit-il, ces petites feuilles du Bon Dieu qui vont nous préserver des ardeurs du soleil!..... voyons!

A ces mots, il leva la tête avec une certaine difficulté, car son cou était court et sanguin. Mais son œil s'écarquilla d'une façon énorme, et ce qu'il aperçut imprima successivement sur son visage les marques de la stupefaction et de l'indignation la plus vive.

— Ce ne sont pas des feuilles, murmura-t-il, c'est un homme!